

FEUILLETON DU SAMEDI

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 4 AVRIL :

LE SECRET DU SQUELETTE

Par GEORGES PRADEL

TROISIÈME PARTIE

LE MOT DE L'ENIGME

IV — (GRÉVISTES ALLEMANDS — (Suite)

— Oh ! Madame, répliqua la servante, sans paraître intimidée, vous ne pouvez point me reprocher de ne pas être dévouée, zélée et obéissante. Mais, depuis quelque temps, on se sert beaucoup trop de Gottlieb, on lui fait faire un tas de choses qui peuvent nous attirer tout plein de désagréments. On le mettrait en prison en France, il en sortirait plus difficilement encore que de Spandau. Or, je ne veux pas qu'il lui arrive malheur à Gottlieb. C'est mon bien, c'est mon homme, je l'aime. Je ne veux pas qu'on y touche.

Cette déclaration de principes et d'amour amena un épanouissement sur la face de Gottlieb, le four s'ouvrit de nouveau, laissant voir les dents jaunes.

— Alors, dit la baronne d'une voix sifflante, tu crois qu'on a consenti à ne pas le fusiller et qu'on lui a ouvert les casernes de la forteresse pour lui faire des rentes ?

Ce raisonnement ne mordait point sur l'obstination de Gertrude. L'ancienne fleuriste se bornait à secouer la tête, en répétant :

— Je ne veux pas qu'on touche à Gottlieb. Je ne veux pas qu'il lui arrive malheur.

Ce fut l'Allemand qui finit par la calmer. Elle parut se résigner, mais son dernier mot fut une menace :

— Tâchez qu'il ne lui arrive rien, fit-elle d'une voix sourde, autrement vous pouvez être bien certaine que je saurais où vous retrouver.

La baronne ne put accepter cette dernière insolence.

Elle étendit la main en désignant la porte, et ordonna :

— Gertrude, sortez ! s'il arrive jamais malheur à votre Gottlieb, c'est vous-même qui l'aurez voulu !

Quelques instants plus tard, Théodore Mindeau et son complice quittaient l'hôtel de la rue de Prony.

Où allaient-ils ? nous l'avons déjà dit, ils se rendaient sur le théâtre d'une grève.

Théodore Mindeau cessait, une fois arrivé là, de jouer le rôle de correspondant de la *Morgen Post* de Vienne : il redevenait Walter Handel, l'anarchiste, le destructeur, le défenseur des prolétaires, Oh ! dans les centres mineurs, en deçà et même au-delà de la frontière, Walter Handel jouissait d'une véritable notoriété.

On était sûr de le retrouver dans toutes les grèves, excitant les ouvriers à l'incendie, au pillage, et lorsqu'il rentrait à Paris, laissant derrière lui des monceaux de ruines, le Conseil lui administrait des félicitations et il touchait une gratification chez le baron Angerlack auquel, avant son départ en compagnie de Gottlieb, il avait rendu une petite visite à seule fin de recevoir ses frais de route.

Somain, l'entrepôt minier, était en pleine ébullition. Les charriéristes réclamaient une augmentation de salaire, qu'il était impossible pour l'instant de leur accorder, les Compagnies ayant subi de grandes pertes durant la campagne précédente.

Des grèves sérieuses avaient eu lieu, des marchés passés avec les chemins de fer et les grandes usines n'ayant point suivi leurs cours avaient été déchirés, et c'était l'Allemagne, — comme toujours d'ailleurs, — qui profitait de nos malheurs, de nos querelles, de nos désastres.

Depuis de longs mois tout le bassin houiller avait été travaillé en sous main, des ouvriers embauchés à droite et à gauche, tous se disant Alsaciens et Lorrains, avaient porté la parole maudite ; comme toujours, ils avaient raconté à l'ouvrier qu'il était indignement exploité, que le riche s'engraissait de ses sueurs, toutes les vieilles rocamboles qui ont traîné partout, et qui déjà, malgré leur sottise, leur inanité, ont fait couler tant de larmes et de sang.

Le terrain minier d'Aniches est partagé en nombreuses exploitations.

L'une des plus importantes est celle de la Mantoye, à la tête de laquelle se trouve un homme aussi honnête qu'intelligent, brave père de famille adoré de tous les ouvriers honnêtes de la contrée. Il se nomme M. Rouvray.

Marié à une femme charmante, père de deux adorables enfants, un garçon de douze ans et une petite fille de huit, l'existence de M. Rouvray eut été des plus heureuses entre celles des hommes voués au travail, sans l'inquiétude incessante que lui causait depuis plusieurs années l'exploitation de la mine de Mantoye.

L'industriel, tout en régissant de graves intérêts, avait engagé toute sa fortune dans cette exploitation minière.

Et depuis bien longtemps, il sentait le terrain trembler sous ses pas. Le personnel de la mine se corrompait lentement mais sûrement. Certains ouvriers avaient quitté la Mantoye pour aller se placer ailleurs, car on les appelait, on les tentait, en leur offrant des avantages inespérés. Le but de cet embauchage c'était de placer là des hommes appelés à l'œuvre de destruction.

M. Rouvray sentait sa mine visée, enerrée dans un roseau inextricable. Les ouvriers ne l'aimaient plus, ne le respectaient plus comme par le passé, il devinait l'animosité, la haine croissant sans cesse autour de lui et contre lui. On n'osait pas lui désobéir encore, mais il voyait l'instant tout proche où les ouvriers, pour lesquels il avait fait les plus grands sacrifices, se révolteraient contre lui.

Le lendemain de l'arrivée de Walter et de Gottlieb Thurner à Somain et à Aniches, car ils avaient franchi l'entrepôt général après une courte station, M. Rouvray était dans son bureau.

A voir son teint légèrement coloré, ses yeux clairs, ses épaules larges, sa barbe courte qu'accompagnaient des cheveux coupés en brosse, en devinait une nature énergique.

M. Rouvray pouvait avoir quarante ans.

Sa femme, une douce créature blonde, aux yeux bleus, au teint mat, ne quittait pas son mari du regard.

Malgré tous les efforts que faisait celui-ci pour paraître en belle humeur et sans inquiétude, la jeune femme devinait bien que son mari lui cachait des préoccupations cuisantes.

M. Rouvray lisait les rapports quotidiens de ses contremaîtres et tous étaient identiques, ils signalaient dans le personnel de chaque puits une effervescence des plus inquiétantes.

— Il n'y a rien de nouveau, mon ami ? demanda d'une voix un peu tremblante Mme Rouvray. Les choses marchent-elles à ton gré ?

— Ça ne va pas toujours comme sur des roulettes, fit-il en évitant de répondre directement, mais il n'y a pas lieu de s'inquiéter ; ce sont des tiraillements sans conséquence ; que veux-tu, nous traversons une crise dure. Mais nous en sortirons, avec l'aide de Dieu.

Mme Rouvray allait certainement insister, lorsque la porte du bureau s'ouvrit doucement, et un homme de haute taille, au visage mâle, le dos voûté, le dos rentré dans les épaules, se montra sur le seuil.

Mais, à la vue de Mme Rouvray, il opéra un mouvement de recul.

— Qu'est-ce qu'il y a, Trégan, demanda le directeur de l'usine ?

— Rien ! rien ! pardon ! vous êtes en conversation avec votre dame. Je reviendrai, il n'y a rien qui presse.

M. Rouvray avait parfaitement remarqué l'altération des traits de son contre-maître. Mais de son côté, sa femme se rendait compte du mutisme du contre-maître, dû à sa présence dans le bureau du directeur.

La tête grisonnante et embroussaillée du père Trégan avait disparu. Mme Rouvray serra son ouvrage et se retira tristement, sans que son mari prononçât une parole pour la retenir. Deux larmes s'échappaient de ses yeux et coulaient lentement sur ses joues. Il fallait que la situation fut bien grave, pour que son mari, pour la première fois de sa vie, manquât ainsi de confiance avec elle.

Le père Trégan épiait certainement son départ, car il revint aussitôt dans le bureau de son chef.

Ce dernier n'adressa point cette fois de question à son contre-maître. Il se contenta de lui dire :

— Ça ne se marche pas ? N'est-ce pas, Trégan ?

Le contre-maître secoua nerveusement sa tête chenue.

— M'est avis, au contraire, Monsieur le directeur, que ça marche, et terriblement, au contraire ; nos hommes sont complètement affolés, ils ne veulent entendre ni rien ni personne.

— Enfin, que veulent-ils ?

— Des folies ! des bêtises ! s'écria avec fureur le contre-maître, Ils savent aussi bien que moi que vos actionnaires et vous, vous n'êtes pas à la noce, que vous marquez le pas depuis dix-huit mois. L'histoire des boisages n'est qu'un prétexte. Ils veulent dix centimes de plus de l'heure, et travailler deux heures de moins.

— Mais ils savent bien que ce serait non seulement ma ruine, mais celle des actionnaires, celle de la mine, exclama M. Rouvray.

— Et c'est bien là-dessus qu'ils comptent. On leur persuade, il y a des farceurs qui leur répètent ça, que la mine deviendra leur propriété, qu'ils seront tous patrons ! Des folies, je vous dis, Monsieur, des bêtises !

— Et qui les excite ainsi ?

— Il y a de l'un et l'autre. C'est des anciens, c'est des nouveaux. Ah ! si vous aviez été hier chez Babylas, le marchand de bière, de vins, d'eau-de-vie. Ah ! bon Dieu de Dieu, on vous a bien arrangé !

Un vague sourire vint errer sur les lèvres du directeur de la mine, prouvant que la chose lui était parfaitement indifférente. Il faisait son devoir, le reste lui importait peu.

— Ils ont dit qu'ils me tueraient, n'est-ce pas Trégan ? Eh bien, ils commettront un crime. J'ai toujours pris le parti des ouvriers, je